

Le peuple des pyjamas bleus

Je n'expérimente plus l'analyse. D'ailleurs ça n'a jamais marché. Ce n'est pas faute d'avoir essayé, orthodoxes, freudiens, hétérodoxes. Un faible pour les lacaniens. Mais ça ne fonctionnait pas. Peut-être parce que je ne suis pas névrosée, mais psychotique. Quand on est psychotique, l'analyse ne sert à rien, ce dont on a besoin c'est de méthodologies et de médicaments, pas d'un divan peluché. Quand on est psychotique on apprend à gérer l'apparition des morts dans un coin du salon, on n'a pas le temps de jouer aux libres associations. Et il y a plus urgent que raconter ses rêves aux personnes compétentes dans la mesure où là, tout de suite, on constate que nos doigts fondent et se décomposent, si possible en public surtout si il fait nuit. Ceci étant, la question du monsieur était : *En quoi l'analyse a-t-elle nourri et infléchi votre écriture, comment l'avez-vous restituée et mise en scène dans vos romans.*

J'ai effectué quelques charges contre la psychanalyse, notamment dans mes premiers textes. Ce n'est qu'en 2004 que j'ai été correctement diagnostiquée. C'est aussi l'expérience de cet échec, celui de ne pas être un patient viable, qui est en filigranes dans *Le Cri du Sablier* et *La Vanité des Somnambules*. L'analyse est très présente. La structure du *Cri du Sablier* se greffe sur un dialogue entre un psy et moi, psy qui s'avère ne pas être réel, purement imaginé, simple surface à ricochets. *La Vanité des Somnambules* aborde des problèmes purement psychanalytiques : deuil, transferts, reconstruction des souvenirs. Nombre de performances présentées à cette époque traitaient de thèmes avoisinants. Je pratique l'autofiction, je m'écris en me nourrissant de ce que je vis. Toute expérience subie ou désirée est immédiatement injectée dans le processus.

Depuis 2004 je suis suivie par une psychiatre à Sainte-Anne. Je fais donc l'expérience, non pas de l'analyse, mais de la psychiatrie. *Certainement pas* a été amorcé lors d'un internement, à ce moment clef pour moi. On y retrouve donc des allusions à la psychanalyse, y compris dans le titre, puisque lorsque Lacan décrochait son téléphone et entendait *allô, Monsieur Lacan ?* il répondait *Certainement pas* et s'empressait de raccrocher. Le cadre du roman est le fumoir du pavillon dans lequel je me trouvais, ma psychiatre y est devenue un personnage de fiction, nombre de détails du quotidien, de dialogues, viennent de là. Depuis, l'univers des hôpitaux psychiatriques, les problématiques liées aux maladies mentales et le rapport qu'entretient la société avec les malades ont été très présents dans mon travail. Appartenir au peuple des pyjamas bleus y est pour beaucoup.

Mes deux derniers travaux publiés sont intimement liés avec les thématiques psychiatriques. *La Nuit je suis Buffy Summers* se déroule dans un H.P. et dans la tête d'une schizophrène. *Transhumances* met en scène des personnages issus d'H.P., chacun atteint d'une psychose particulière. Dans les deux cas il est fait frontalement allusion aux rapports que peut entretenir un état avec ses inadaptés très particuliers, communément appelés maboules. Les manifestations du biopouvoir étant souvent traitées dans mon travail, je ne peux pas faire l'impasse sur ce genre de question.

L'écriture est conjuratoire, et c'est un matériau de travail. De travail sur soi, je veux dire. Chaque texte porte en lui les germes d'un symptôme, d'un cycle ou même d'une crise, mais son incarnation dans le papier évite à mon corps de les vivre. C'est extrêmement pratique. En plus, après, avec le Docteur Lagarrigue, nous pouvons les analyser. Mais ce n'est pas ça le plus important. Le plus important, c'est d'essayer de faire acte de littérature, qu'on soit sous Abilify ou pas.

Chloé Delaume, *Le Magazine littéraire*, mars 2008.